

Poèmes

Nuno Júdice

Number 6, Spring 2005

Une génération, quelle génération?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2305ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Júdice, N. (2005). Poèmes. *Contre-jour*, (6), 47–49.

Poèmes

Nuno Júdice

traduits du portugais par Michel Chandeigne

ARIANE W.

Elle avait l'air de se poser à peine
sur la terre, douce, légère, telle une feuille qui plane
et ne s'envole pas, un pétale
qui se détache et ne tombe pas. Fragile,
comme si elle effleurait la toile qui se tisse dans la pénombre
et brille au soleil, avant que le soir
l'obscurcisse ; et dure, parfois, mais avec la dureté
qui ne dure, et qui s'écoulait juste dans
les mots, dans une phrase meurtrie. Même quand
je ne la voyais pas, je savais qu'elle existait et, avec elle,
des fragments d'un temps passé
où nous nous croisions, en un temps
où chaque temps se répétait. Désormais plus :
juste quelques espaces qui sont vides,
des échos de mémoire où la voix se perd et pas même,
au hasard d'une rencontre, un café pour rappeler
ce que peut être le présent. Mais le lieu qu'elle a quitté
nul ne peut l'occuper ; c'est pourquoi, elle est là, encore,
avec un air que plus personne n'aura,
entre le nuage d'où elle semblait sortir, et cet autre
où elle est entrée, céleste linceul où elle semble dormir.

02/07/2003

RETOUR À HÉRAKLITE

La nuit, en ouvrant le vasistas du grenier,
j'ai entendu le fleuve, la rumeur de ses eaux qui charrient
branches et arbustes loin de ses rives, et
se fraient un chemin entre rochers
et collines. Le matin, je suis allé le voir : eau
transparente, malgré les taches
blanches de pollution. Nul poisson. Mais
au fond, sur le sable, des cailloux
et des silex reflétaient l'éclat du soleil
qui traversait le tunnel
des frondaisons printanières. J'ai saisi
un fragment de ce qui aurait pu être une
céramique, avec encore une trace bien
visible de travail humain. Le
courant a laissé là ses marques,
sculptant le passage du temps
avec une précision d'horloger. Non
loin, la cloche de la chapelle médiévale
se fit entendre ; et tenant l'argile dans ma main,
j'ai senti courir à travers moi ce temps
invisible, me donnant à voir, dans la trans-
parence de l'univers, le néant où
naît la matière dont nous sommes faits.

SCÈNE D'HIVER

Immobile au milieu du champ, un soir de pluie,
la femme n'avancait pas vers la route, ne reculait pas
vers sa maison. Elle prenait la pluie, le visage tourné
vers le sol, comme si elle attendait que la terre l'engloutisse,
ou que le ciel l'oublie et que les nuages s'éloignent.

Un soir de pluie, au milieu du champ, il y a des femmes
qui ne savent pas où aller ; et entre la maison et la route
elles demeurent immobiles, entendant le bruit de la pluie et pensant
à la vie qui les a menées au milieu du champ, indécises
entre la terre et le ciel, tandis que la pluie ne cesse pas.

En voyant la femme immobile au milieu du champ, j'ai pensé
l'appeler pour qu'elle se dégage de la boue ; mais
j'ai poursuivi mon chemin, comme si elle n'existait pas,
sachant que si je m'arrêtais à ses côtés, moi aussi je regarderais
le sol, jusqu'à ce que la terre m'engloutisse.